

XYZ. La revue de la nouvelle

Sortie

Annie Mullenbach-Nigay



Numéro 94, été 2008

Sorties

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mullenbach-Nigay, A. (2008). Sortie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 14–19.

Sortie Annie Mullenbach-Nigay

TU AS TENDU un doigt vers mon programme pour désigner quelque nom de personnage. Je n'avais jamais senti ta main si proche. Elle glissait sur la double page, papier glacé format A4 caractère noir sur fond blanc, et elle m'indiquait des choses utiles et banales, des choses écrites que j'aurais pu lire moi-même, et je ne voyais rien, je n'entendais rien, je ne lisais rien, réfugiée en terre extrême.

J'opinais de la tête à tes remarques inaudibles, le regard droit, cramponnée au livret, couverture cartonnée, titre en relief, paraphe du compositeur. Et je disais oui, bien sûr, poliment, amicalement, et j'avais une envie sauvage de plaquer ces doigts sur la page du programme, de les y fixer, de les serrer, de m'y agripper.

Ta main. J'ai respiré une grande goulée, air saturé, poussière de scène béante, foule brassée sur la peluche des fauteuils, je me suis tournée vers toi et j'ai accroché mon regard à ton visage, loin d'elle, témoin de mes dernières vacances d'enfance, aujourd'hui main d'homme.

Ta main m'avait fait signe, de loin, de haut. Du haut de tes quatorze ans et de ce nouveau portique aux agrès tout neufs planté sur la pelouse du village où nous nous retrouvions chaque été. Celui-là serait le dernier, nous ne le savions pas.

Tu parlais du spectacle, avec enthousiasme — tu étais toujours et si complètement enthousiaste —, le ballet, son argument, la musique, son compositeur, et moi, poisson hors du bocal, hors jeu, hors scène, je tentais de réintégrer mon statut paisible d'accompagnatrice, un statut que tu venais de bouleverser, d'un seul doigt.

Tu as ri, j'ai souri pour faire bonne mesure, rivée à tes yeux c'était plus facile. Et puis tu as soulevé le coin du second feuillet avec une délicatesse de praticien, souligné de l'index un paragraphe

explicite de la page quatre, tête inclinée de myope, visage dérobé. Tu avais oublié tes lunettes. J'avais perdu l'alibi de ton regard.

Attrape-moi si tu peux !

Tu riais en te balançant, la tête renversée, les paupières mi-closes pour mieux m'épier du coin de l'œil, tes lunettes éternellement égarées.

Tu m'avais paru plus grand là-haut, moins enfant, et moi en bas, timorée sans oser l'avouer, les yeux rivés aux trapèzes, il y en avait deux bien sûr, envieuse de ton assurance et prête à m'y soumettre, déjà fille.

Un couple s'est faufilé dans notre rang, des excuses aux lèvres, regards biaisés vers moi. Tu t'es levé pour les laisser passer. Tu avais gardé mon programme, en reprenant ta place tu t'es penché et tu me l'as tendu avec cérémonie, tes yeux souriants démentaient la raideur du geste :

— Bon anniversaire !

Mes doigts ont glissé vers les tiens, à fleur de peau sur le bristol format A3 pliure impeccable. Je crois que j'ai rougi.

Mes doigts s'étaient glissés, hésitants, vers le bois lisse du trapèze voisin, immobile sur ses cordes près du tien.

Et toi à l'arrêt, qui me dominais, sûr de ton nouveau pouvoir :

C'est ton anniversaire aujourd'hui ! Tu dois faire un exploit ! Viens ! J'avais rougi de plaisir. Tu t'en souvenais.

Bon anniversaire... un autre bristol, plus petit, coin du haut à gauche imprimé à ton nom, me l'avait annoncé la semaine précédente avec cet humour du détail dont tu es coutumier :

« Un fauteuil te sera réservé le soir de ton anniversaire, à l'Opéra de Paris. Non pas l'autre, le premier — et je t'entendais soupirer à travers les lignes que tu avais voulu rassurantes —, pas celui où il faut gravir l'escalier de marbre pour côtoyer les étoiles, non, le nouveau, le paquebot aux couloirs si vastes qu'ils semblent mener tout droit à quelque salle d'embarquement interplanétaire et où il est si facile de circuler. »

Et tu continuais :

« Par le plus grand des hasards j'assisterai ce même soir au même spectacle. Par le plus grand des hasards je serai placé dans un fauteuil à côté du tien. Nous pourrions donc nous y rendre ensemble et en taxi si le lieu, la date, le spectacle et le compagnon te conviennent !

Baisers. »

Tu t'étais cru obligé, sans doute, de les ajouter.

L'invitation aurait suffi, pour moi.

Viens ! Un baiser d'anniversaire si tu me rejoins !

Et tu t'étais élancé dans les airs d'un coup de reins violent pour cacher le rouge subit de tes joues, criant trop fort :

Rendez-vous là-haut... petite puce !

La petite puce avait encore les pieds au sol, mains tendues, cœur battant.

Tu as repris ta place à côté de moi. J'ai récupéré mon programme et réussi à articuler deux syllabes, merci, cachée derrière un sourire aimable pour l'ami d'enfance dont la générosité m'avait menée là, au troisième rang du parterre en bordure d'allée et en intensité d'apesanteur.

Les lumières se sont abaissées jusqu'à la fosse d'orchestre, nous renvoyant à notre intimité avant de nous mener aux lisières incertaines de la scène.

— Tu vas aimer...

Ta voix s'est voulue ferme et rassurante dans le noir puis elle a glissé, peut-être même plus tendrement que prévu : « petite puce... » Et tu as posé la main sur le bord de ma manche, une petite touche près du poignet.

J'ai résisté au désir sourd de m'accrocher à tes doigts. Je ne voulais aucune pitié, surtout pas de celle que l'on réserve aux exilés.

Tu vas aimer te balancer...

Tu t'étais immobilisé pour m'encourager.

Le creux de mes poignets s'était fait plus bleu sous la traction des bras.

Ta main écorchée de garçon intrépide m'avait aidée à me rétablir sur la barre qui me sciait les cuisses, trop étourdie de mon audace pour réclamer ce baiser qui m'avait fait grimper vers le ciel et m'empêchait de regarder à terre, le cœur au bord des lèvres.

— Même pas peur ?

— Même pas peur !

Deux trapèzes côte à côte, deux frappés paume contre paume. Un pacte scellé à la vie, nous n'osions pas prononcer à la mort, encore moins à l'amour.

La musique a envahi l'espace. Les projecteurs ont tiré du néant des êtres de plume et de vent et les ont plongés dans une clarté de fiction tissée de motifs aériens, d'échappés, d'arabesques pointées à n'en plus finir, plus haut, encore plus haut...

Haut, les trapèzes de notre fin d'enfance.

Jusqu'au ciel, tu avais lancé ton défi.

Jusqu'aux étoiles, j'en avais relevé le gant, ventre noué, peur et fierté mélangées.

De cour à jardin, l'étoile échappe à son partenaire et quitte le sol dans une envolée de grands jetés.

Haut, mon trapèze s'était envolé à ta suite.

La danseuse survole la scène, hors d'atteinte.

Plus haut, encore plus haut !

Tu criais tes ordres dans le vent avec une assurance d'homme.

Je criais, de plaisir, du plaisir de l'effroi.

Sans les mains !

J'avais fendu l'air de mes bras tendus, toute peur soudain abolie, grisée, grandie, à ta rencontre, déjà femme.

La danseuse est redescendue parmi les mortels, libérant d'un seul souffle un millier de poitrines.

Bravo !

Tu as crié avec les autres.

Tu avais crié :

— Je t'aime...

Ou l'avais-je seulement pensé ?

Je m'étais retournée, trop vite, trop brusque, pendule soudainement déréglé.

— Bravo !

Tu t'es levé derrière les autres pour l'ovation avec un mouvement d'affectueuse sympathie vers moi.

Mes doigts sont restés serrés autour du programme — 100 g de papier noir et blanc roulé, glacé —, crochetés à mort, muets.

Ta main était passée devant mes yeux, si près, si proche et pourtant hors d'atteinte dans l'air figé d'une épaisseur nouvelle.

Mon regard seul avait pu se raccrocher au tien.

Bravo ! L'air crépite sans fin, relayé par des milliers de paumes insatiables.

Les miennes avaient traversé l'espace sans un battement, sans un instant, retour sur terre sans un cri.

Mon prénom tombé de tes lèvres s'était écrasé en même temps que moi.

Je n'avais rien senti, rien que l'ombre de ta main.

Là-haut, mon trapèze oscillait une dernière fois, souffle coupé.

Nous avons quitté la salle les derniers, loin de la foule.

Tu m'avais rejointe avec l'agilité de l'angoisse.

Clouée au sol, je te voyais encore au-dessus de moi, tête échouée entre ton ciel et mes étoiles.

Les bras des adultes nous avaient séparés dans la stridence des premiers secours.

Fin de partie, on ne joue plus. Chacun sa sortie, chacun son chagrin, ses regrets et ses remords.

— Des places pour le cirque, ça te plairait ?

— Non !

J'ai entendu ma voix, tranchante. Je t'ai senti te raidir derrière moi, un heurt dans la démarche, une crispation des poignets.

J'ai répété, d'un ton volontairement adouci, tu étais tout de même très gentil de te préoccuper de moi :

— Non, merci, pas de cirque s'il te plaît, pas de cirque, pas de vertige, non.

Tu as eu un geste de la main par-dessus mon épaule, ta main toujours, protection ou consolation :

— Pardonne-moi...

Et moi, une envie de mordre, encore :

— Rien, il n'y a rien à pardonner, c'était un accident, un simple accident, tu ne me dois rien.

J'avais prononcé ma plus longue phrase de la soirée. Tu en as profité :

— Ce jour-là, le jour où tu es tombée, j'avais crié... je t'avais crié... deux mots...

Je t'ai laissé t'empêtrer dans ta phrase, entravée moi-même depuis trop longtemps. Tu as fini par te lancer :

— Deux mots... seulement deux mots, est-ce que tu t'es retournée à cause de ça ?....

— Non.

— Je n'ai jamais cessé d'y penser...

— Non, je n'ai rien entendu.

Je ne voyais pas tes yeux, c'était plus facile pour te mentir.

Tu as paru à la fois soulagé et déçu et je ne savais plus si je devais regretter mon mensonge. Il y a eu des pas derrière nous, quelqu'un se rapprochait. Tu t'es penché vers mon oreille, tu as dit très vite, tout bas mais distinctement :

— Si tu veux, je te les dirai, un jour...

Et il a continué de rouler mon fauteuil vers la sortie.